~~FRC 3~~
~~20124~~
Case
FRC
~~20155~~

ODES

RÉPUBLICAINES

AU

PEUPLE FRANÇAIS.

ODES

RÉPUBLICAINES

AU

PEUPLE FRANÇAIS,

COMPOSÉES EN BRUMAIRE, L'AN II.e

Par le Citoyen LE BRUN;

PRÉCÉDÉES

DE L'ODE PATRIOTIQUE

Sur les événemens de l'année 1792:

IMPRIMÉES PAR ORDRE DU COMITÉ D'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Il faut un dieu, des lois, des vertus et des arts.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE DES LOIS,

An III.e de la République française.

THE NEWBERRY LIBRARY

EXTRAIT du registre des Délibérations du Comité d'instruction publique, du 2 pluviôse, an III.e de la République française, une et indivisible.

LE Comité, ouï le rapport de la Commission d'instruction publique, ARRÊTE :

ARTICLE PREMIER.

L'Ode patriotique et les trois Odes républicaines du poëte LE BRUN, seront imprimées, aux frais de la République, à l'imprimerie du bulletin des lois.

II.

On en tirera trois mille exemplaires, dont sept cent cinquante seront distribués à la Convention nationale ; cent au Comité d'instruction publique; quatorze cents aux élèves de l'école normale ; cinquante aux professeurs de cette école, et les six cents autres donnés à l'auteur.

La Commission d'instruction publique est chargée de la prompte exécution de cet arrêté.

Signé au registre, PRIEUR, MASSIEU, THIRION, LAKANAL, VILLAR.

Pour copie conforme :

Les membres composant la Commission exécutive de l'instruction publique,

GARAT, GINGUENÉ, CLÉMENT DE RIS.

Les Muses sont nées républicaines : la Liberté les inspire. Leur charme est de plaire : leur gloire est d'être utiles. Chez les anciens la poésie était législatrice. Solon écrivit ses lois en vers pour les mieux graver dans la mémoire des peuples. Tyrtée, par ses vers, enflamma le courage des Spartiates. La lyre d'Alcée tonna contre les tyrans de Lesbos. Certes, la république des lettres ne peut que s'accroître et s'ennoblir par l'extinction du despotisme. Le Génie abhorre l'esclavage : il faut, pour qu'il existe dans toute son énergie, que les tyrans de la pensée n'existent plus. L'esclave des rois n'a point de patrie. Jamais il n'a pu ni bien sentir, ni bien prononcer ce nom divin : il n'enflamme que les cœurs vraiment libres, les ames fortes et républicaines. Puissent la Patrie et la Liberté m'avoir inspiré quelques vers dignes d'elles, et d'une Muse qui osa me dicter, il y

a plus de trente ans, ces deux vers bien étranges alors, et qui ne sont point inconnus !

Ce globe est un atôme où rampe avec fierté
L'insecte usurpateur qu'on nomme *Majesté*.

Poëme de la Nature.

ODE

PATRIOTIQUE

SUR

LES ÉVÉNEMENS

DE L'ANNÉE 1792,

Depuis le 10 Août jusqu'au 13 Novembre.

I.

C'EST depuis long-temps que ma Lyre,
Amante de l'Égalité,
Préludait à la Liberté,
Dans son prophétique délire.
Ces jours prédits à nos neveux
Devancent et comblent nos vœux :
Ma Lyre n'est point mensongère ;
Le SOUVERAIN reprend ses droits ;
Et leur couronne passagère
Expire sur le front des Rois.

2.

EH ! que peut une ligue infâme
De tous les brigands couronnés,
Contre ces peuples détrônés
Qu'un noble désespoir enflâme ?
O couple trop fallacieux !
Que de complots séditieux !
Que d'espérances homicides !
Vous vous armiez de nos bienfaits ;
Et vos mains, de carnage avides,
Nous payèrent par des forfaits.

3.

GRAND Dieu ! je crois entendre encore
Tonner les bronzes en courroux !
Hélas ! sur qui tombent leurs coups ?
Un trouble mortel me dévore.
O jour de sang ! ô jour d'effroi !
Qui vaincra d'un peuple ou d'un roi ?
Mais déjà cesse leur tonnerre. . . .
L'affreux Despotisme a cédé :
C'en est fait ! du sort de la terre
Un seul moment a décidé.

4.

SOLEIL, témoin de la victoire,
Applaudis ces brillans essais !
Sois fier d'éclairer des Français ;
Répands tes feux et notre gloire !
Que, sur leurs trônes chancelans,
Tous les rois pâles et tremblans
Craignent la même destinée !
Enfin les peuples ont leur tour ;
Et leur justice mutinée
Les venge d'un aveugle amour.

5.

VENEZ voir, conseillers sinistres,
Un roi sans peuple, sans amis !
Vous seuls fûtes ses ennemis,
Vils courtisans ! lâches ministres !
Où sont-ils vos secours vainqueurs ?
Il pouvait régner sur les cœurs,
Ce monarque faible !..... et parjure,
Il prétend régner sur des morts !
Vainement la pitié murmure :
Le ciel veut plus que des remords.

6.

QUELLE est cette ombre épouvantée,
Louis, qui frappe ton regard?
« Malheureux! reconnais Stuart
» A ma couronne ensanglantée.
» Hélas! trop égaux en revers,
» Victimes de conseils pervers,
» Notre faiblesse fut un crime.
» Vois-tu l'appareil menaçant?.....
» Viens, viens ». Il dit; et dans l'abîme
Stuart le plonge en l'embrassant.

7.

ABUS de la toute-puissance,
Tu deviens son fatal écueil!
Tu précipites au cercueil
Tout prince qu'un flatteur encense.
Néron même eut quelques vertus:
On lui crut l'ame de Titus:
Rome le nomma ses délices:
* Charles IX. Et Charle *, horreur de l'univers,
Avant le poison des Narcisses,
Cultivait les arts et les vers.

8.

Je l'exhumai, ce misérable !
Je l'arrachai de son tombeau ;
Je le traînai jusqu'au flambeau
De l'Avenir inexorable.
Ivre d'un zèle généreux,
Je gravai sur son trône affreux
Son nom tout sanglant d'homicides ;
Et, mieux que nos faibles sénats,
De ce roi, fils des Euménides,
J'ai puni les assassinats.

9.

Si l'Égypte, école des sages,
Jugea ses rois ensevelis,
Que n'ont les monarques des Lis
Subi ces antiques usages !
Ah ! quand il a perdu le jour,
De l'esclave de Pompadour
Si l'on eût dénoncé la vie,
L'horreur des crimes paternels
Eût à sa race poursuivie
Sauvé des complots criminels.

10.

Aux rois, aux peuples, à la terre
Nous avions tous juré la paix.
Les rois s'arment : ah ! désormais
Qu'ils tremblent ! nous jurons la guerre.
Soldats, esclaves des tyrans,
Vous tomberez, lâches brigands,
Sous nos armes républicaines !
Plus grands que ces Romains si fiers
Qui donnaient au monde des chaînes,
Peuples ! nous briserons vos fers.

11.

C'est en vain que le Nord enfante
Et vomit d'affreux bataillons ;
Leur corps est promis aux sillons
De notre France triomphante.
Deux sœurs, immortelles cités !
Thionville, aux murs indomptés,
Brave et repousse leur furie :
Lille ! tes débris glorieux,
De leur atroce barbarie
Sont fumans et victorieux.

12.

DES Beaurepaires, des Désilles,
La mort a prédit nos succès.
Venez, phalanges de Xercès,
Et nous aurons nos Thermopyles!
Plus heureux que Léonidas,
Le chef de nos braves soldats,
Avec l'Olympe auxiliaire,
Les chassera loin de nos murs,
Comme l'astre qui nous éclaire
Chasse des nuages impurs.

13.

PAREILS aux flots de ces ravines
Dont le bruit sème la terreur,
Ils s'avançaient, et leur fureur
Méditait de vastes ruines.
Leurs vœux se disputaient nos biens;
Du meurtre de nos citoyens
Ils ensanglantaient leurs pensées.
Ils ont paru! mais ils ont fui,
Comme ces feuilles dispersées
Qu'Éole souffle devant lui.

14.

Oui, le ciel jura leur défaite ;
Le ciel arme les élémens.
Voyez sur les ailes des vents
La Mort qui poursuit leur retraite.
En vain couverts d'un triple acier,
Tombent en foule, homme, coursier :
Ils mordent nos plaines sanglantes,
Triste pâture des vautours,
Non loin des villes opulentes
Dont leur espoir brisait les tours.

15.

O Renommée ! à ces nouvelles,
A ces prodiges que tu vois,
Prête l'éclat de tes cent voix ;
Ranime tes rapides ailes !
Va, par un fidèle rapport,
Glacer la despote du Nord :
Conte au Danube, au Boristhène,
Que, vengeur de sa Liberté,
Le Français, de Sparte et d'Athène
Surpasse l'antique fierté.

16.

DES Alpes jusqu'aux Pyrénées,
Par-tout, sous les drapeaux flottans,
Courent nos jeunes combattans,
Ces ames de gloire effrénées.
L'Allobroge, amant de nos lois,
Ouvre tous ses murs à-la-fois:
Le Var nous a soumis ses ondes;
Et le Rhin, cachant sa terreur,
Frémit, dans ses grottes profondes,
De son impuissante fureur.

17.

LA Seine, qui vit son rivage
Chargé de monarques épars,
Y promène enfin des regards
Libres de rois et d'esclavage.
Belle Nymphe, honneur de Paris,
Au sein de Neptune surpris
Roule ton onde souveraine;
Et que tous les fleuves divers
Te reconnaissent pour leur reine,
Dans le palais du dieu des mers!

18.

QUOI ! ressuscité par la honte,
Le reste de ces légions
Va chercher d'autres régions
Où déjà leur Mars nous affronte !
Pour tenter un nouveau hasard,
Armés de tout ce que peut l'art
Dont jadis Vauban fut le maître,
Les voilà fiers et menaçans !
Français ! la valeur doit renaître
Avec les périls renaissans.

19.

NON, non, rien n'est inaccessible
A qui prétend vaincre ou périr :
Ce cri, *vivre libre ou mourir*,
Est le serment d'être invincible.
En vain cent tonnerres croisés,
Grondant sur ces monts embrâsés,
Opposent trois remparts de flâme ;
Parmi ces orages brûlans,
Chefs, soldats, prodiguez votre ame ;
Triomphez sur des corps sanglans.

20.

ILS l'ont fait. Le lion Belgique
A vu fuir l'aigle des Germains;
Il rugit, charmé que nos mains
Aient rompu son joug tyrannique.
L'ombre de nos seuls étendards
Fait tomber les tours, les remparts;
Bruxelles voit briser ses portes;
Et le souffle de nos guerriers
Précipite au loin ces cohortes
Qui menacèrent nos foyers.

21.

MAIS vous, généreuses Victimes
Qui repoussâtes leur effort,
Vous ne perdez point votre mort!
Vos exploits furent légitimes :
Vos tombeaux sont parés de fleurs;
Un encens qu'arrosent nos pleurs
Vous suit jusqu'aux voûtes célestes;
Et Mars, dont le rapide char
Vous enlève aux Parques funestes,
Vous fait partager le nectar.

22.

OUVRE tes portes immortelles,
Panthéon ! reçois ces héros :
Que sur le marbre de Paros
Y revivent leurs traits fidèles !
Que les chantres et les guerriers
Y ceignent les mêmes lauriers !
Et toi, dont je fus l'interprète,
Déesse aux accens belliqueux,
Liberté ! fais que ton poète
Y repose un jour avec eux.

23.

MAIS que dis-tu quand tu contemples
Les honneurs vains et criminels
Des usurpateurs solennels
Dont la cendre envahit nos temples ?
C'est trop respecter le néant
D'un roi cruel ou fainéant !
C'est trop révérer sa poussière !
Moins crédules que nos aïeux,
Abjurons cette erreur grossière
Qui les changeait en demi-dieux.

24.

PURGEONS le sol des patriotes,
Par des rois encore infecté.
La terre de la Liberté
Rejette les os des despotes.
De ces monstres divinisés
Que tous les cercueils soient brisés!
Que leur mémoire soit flétrie!
Et qu'avec leurs mânes errans,
Sortent du sein de la patrie
Les cadavres de ces tyrans!

ODES

RÉPUBLICAINES

AU

PEUPLE FRANÇAIS,

COMPOSÉES EN BRUMAIRE DE L'AN II.e

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Les trois odes suivantes furent composées en Brumaire de l'an II.e, comme on le voit par le titre. Le Gouvernement fit imprimer la première sur Dieu quelques jours avant la fête de l'Éternel, et remit l'impression des deux autres à des momens plus heureux. Ils sont arrivés; grâces éternelles en soient rendues à nos Législateurs! Ils ont mis la vertu et l'humanité à l'ordre du jour. Ils ne craignent point qu'une justice impartiale ne soit pas assez révolutionnaire. Le Poëte a eu le courage de combattre pour la même cause une année entière avant cette heureuse époque, et de développer dans les vers souvent prophétiques de ses trois odes républicaines, le sens de son épigraphe qui forme un code social:

IL FAUT UN DIEU, DES LOIS, DES VERTUS ET DES ARTS.

PREMIERE ODE

RÉPUBLICAINE.

. . . . . Le Dieu de la pensée
N'a pas besoin d'autels, de prêtres ni d'encens.

SI j'osai, quand le sceptre armait la tyrannie,
D'un vers républicain épouvanter les rois ;
Si de la Liberté l'indomptable génie
Sut toujours enflammer et mon cœur et ma voix;

SI, malgré la Bastille et ses tours menaçantes,
Proclamant cette fière et sainte Liberté,
J'osai poursuivre alors de mes rimes sanglantes
L'insecte usurpateur qu'on nomme *Majesté ;*

SI de l'indépendance avançant la conquête,
Dans le sein des tyrans je plongeai le remord ;
Si la palme civique, en ombrageant ma tête,
La dévoue à la gloire et peut-être à la mort :

FRANÇAIS, dont j'éveillai les langueurs léthargiques,
SOUVERAIN trop long-temps par les rois détrôné (1),
Non, tu ne craindras point mes accens énergiques;
Tu prêteras l'oreille à qui t'a couronné.

TU règnes! tu peux tout : crains ce pouvoir extrême:
Crains sur-tout les flatteurs; ils enivrent l'orgueil :
Ils ont perdu les rois, ils te perdraient toi-même :
C'est eux qui sous le trône ont creusé le cercueil.

LA vérité! voilà mon offrande chérie.
Loin de toi pour jamais le vil encens des cours.
Flatter le Souverain, c'est trahir la patrie;
C'est du bonheur public empoisonner le cours.

PEUPLE! sans la sagesse une aveugle puissance
Vers sa chute bientôt précipite ses pas.
La vérité m'inspire : ô terre! fais silence :
Malheur à l'insensé qui ne l'écoute pas!

---

(1) Ces vers font allusion à une strophe du même auteur dans son ode sur les rois, en 1783. Elle fut souvent citée dans les papiers publics, et commence ainsi :

Tyrans, les nations sommeillent.
Ah! si jamais ils se réveillent,
Ces peuples souverains, détrônés par les rois, etc.

ATÔME d'un instant, poussière fugitive,
Homme né pour la mort, parle! As-tu fait les cieux?
As-tu dit à la Mer : brise-toi sur ta rive?
As-tu dit au Soleil : marche et luis sous mes yeux?

C'EST un Dieu qui l'a dit! ce Dieu de la pensée
N'a pas besoin d'autels, de prêtres ni d'encens.
Mais quelle ingratitude orgueilleuse, insensée,
Oserait lui ravir tes vœux reconnaissans?

ET contre l'Éternel un vermisseau conspire!
Et, rampant dans un coin de ce vaste univers,
L'homme chasserait Dieu du sein de son empire!
Il nommerait sagesse un délire pervers!

L'IMPIE atteste en vain le néant ou l'absence
D'un Dieu que les remords révèlent aux forfaits :
Et moi, j'ose attester l'invisible présence
D'un Dieu qu'à l'univers révèlent ses bienfaits.

CES astres que tu vois, ce globe où tu respires,
Tes jours, ta liberté, sont l'œuvre de ses mains.
Il tient du haut des cieux les rênes des empires,
Et veille avec amour sur les frêles humains.

FUIS Superstition! tu l'armais du tonnerre :
Ton ministre insensé lui prêtait sa fureur.
Qui fait parler le ciel ment toujours à la terre ;
Et la terre encensait l'imposture et l'erreur.

QUOI ! l'Europe à genoux trembla sous la tiare !
Et le pieux effroi des crédules mortels,
D'un pontife romain payant le luxe avare,
Brigua l'honneur honteux d'enrichir ses autels !

TYRAN fourbe et sacré, fier d'une triple idole,
Toi qui vendis le ciel trop long-temps outragé,
Misérable imposteur, descends du capitole !
Le prêtre a disparu, l'Éternel est vengé.

AH ! l'Etre indépendant, cause unique et féconde,
N'est point ce triple Dieu qu'enferme un ciel jaloux :
Père de la nature, il anime le monde ;
Nous respirons en lui, comme il respire en nous.

NON, Dieu n'existe point s'il n'est pas dans notre ame ;
C'est là que retentit son immortelle voix.
Il habite les cœurs : c'est là qu'en traits de flâme
Lui-même a su graver nos devoirs et ses loix.

SON culte est la vertu : le juste est son image.
D'hypocrites mortels l'ont trop défiguré.
Ah ! pourvu que des cœurs il reçoive l'hommage,
Qu'importe sous quels noms ce Dieu soit adoré ?

C'EST en face du ciel, devant l'Etre des êtres,
Que tes législateurs ont détrôné les rois.
Toi-même, ô NATION ! libre enfin de tes prêtres,
Voulus qu'un Dieu présent sanctifiât tes droits.

A ce grand Créateur qui te nourrit, qui t'aime,
Tu ne réserves point un oubli criminel.
Pour régner sur les rois, sers bien ce Roi suprême;
Tombe avec l'univers aux pieds de l'Éternel.

INSPIRÉ par ce Dieu qu'indigne l'esclavage,
Peuple ! relève-toi pour frapper les tyrans.
De la Seine à jamais affranchis le rivage ;
Jurons la liberté sur leurs corps expirans.

DU Monarque éternel les nations sont filles.
Est-ce donc pour les rois qu'il créa l'univers ?
Est-ce à leur fol orgueil, est-ce à quelques familles
Qu'il voulut asservir tant de peuples divers ?

LE cèdre du Liban s'était dit à lui-même :
Je règne sur les monts ; ma tête est dans les cieux :
J'étends sur les forêts mon vaste diadême ;
Je prête un noble asyle à l'aigle audacieux.

A mes pieds l'homme rampe. . . Et l'homme qu'il outrage
Rit, se lève, et d'un bras trop long-temps dédaigné,
Fait tomber sous la hache et la tête et l'ombrage
De ce roi des forêts, de sa chute indigné.

VAINEMENT il s'exhale en des plaintes amères :
Les arbres d'alentour sont joyeux de son deuil.
Affranchis de son ombre, ils s'élèvent en frères ;
Et du géant superbe un ver punit l'orgueil.

DEUXIEME ODE

RÉPUBLICAINE.

Il n'est point sans vertu de juste indépendance.

Les flammes de l'Etna sur ses laves antiques
Ne cessent de verser des flots plus dévorans :
Des monstres couronnés les fureurs despotiques
Ne cessent d'ajouter aux forfaits des tyrans.

O France ! la vois-tu cette horrible furie,
De ta reine barbare impitoyable sœur ?
La vois-tu, d'une main au carnage aguerrie,
Allumer le tonnerre à l'aigle ravisseur (1) ?

Lille ! un Dieu vengera ta cendre et ton injure ;
Tes débris enflammés accuseront Louis.
La bombe, en t'écrasant, le déclarait parjure :
Thémis dut l'immoler à ses peuples trahis.

---

(1) L'aigle d'Autriche. Christine de Saxe mit le feu aux premières bombes qui foudroyaient Lille. Et Louis, qui la faisait assiéger, nous pressait de l'aller défendre !

O que Vienne aux Français fit un présent funeste !
Toi, qui de la discorde allumas le flambeau,
Reine, que nous donna la colère céleste,
Que la foudre n'a-t-elle embrasé ton berceau !

COMBIEN ce coup heureux eût épargné de crimes !
Ivre de notre sang, désastreuse Beauté,
Femme horrible ! tu meurs après tant de victimes :
Le glaive expie enfin ta lâche cruauté.

ET Philippe (1) vivait en dépit de la foudre,
Artisan insensé de crimes superflus !
Ton peuple, ton sénat, ton Dieu vient de s'absoudre,
France ! la hache tombe, et Philippe n'est plus.

SUR leurs restes sanglans la monarchie expire.
Siècles de servitude, un jour brise vos fers !
Au sceptre usurpateur succède un juste empire.
RÉPUBLIQUE ! tu nais pour venger l'univers.

AH ! pour être à jamais triomphante et paisible,
Donne au mérite seul les rangs et les emplois :
Mère d'enfans égaux, sois une, indivisible ;
Mais que ta liberté soit esclave des lois.

(1) Philippe d'Orléans.

L'ORGUEIL au désespoir, la rage fanatique
Tenteront d'ébranler tes nouveaux fondemens.
Pour vaincre de cent rois l'active politique,
C'est peu de tes amis, il te faut des amans.

IL te faut de ces cœurs dont la brûlante ivresse
Au devant des périls s'empresse de courir;
Et fière de lancer ta foudre vengeresse,
Sois fidèle au serment de vaincre ou de mourir.

OUI! de leur sang impur qu'ils rougissent la terre!
Qu'ils meurent sous le glaive au bruit de nos succès,
Les traîtres qui, votant la famine et la guerre,
Brûlent d'anéantir jusqu'au nom des Français!

OUI! consacrons nos mains dans le sang des perfides.
Pour venger son pays tout Français est soldat;
Mais laissons aux tyrans les poignards homicides,
Et d'un peuple égorgé le vaste assassinat (1).

UN roi de ces horreurs peut seul être coupable.
Tel fut ce roi bourreau (2) qu'on nomme en frémissant;
Mais un peuple! sa loi doit punir le coupable.
Le frapper sans Thémis, c'est le rendre innocent.

(1) L'exécrable Saint-Barthelemy.
(2) Charles IX.

AH ! de sang et de pleurs soyons du moins avares :
Vengeons-nous justement d'un injuste pouvoir.
Est-ce à des malheureux à devenir barbares ?
Hommes, soyez humains ; c'est le premier devoir (1).

DU sauvage effréné la vengeance est atroce ;
Sa haine boit le sang dans des crânes affreux.
L'esclave révolté peut devenir féroce :
Le vrai républicain fut toujours généreux.

LA force courageuse exclut la barbarie.
On peut à la clémence instruire des lions ;
Mais comment l'inspirer aux tigres en furie,
A ces rois altérés du sang des nations ?

D'UN faux républicain si le vœu téméraire
S'égarait vers le trône après l'avoir brisé ;
S'il enivrait de sang sa Thémis arbitraire,
Frappe-le, glaive affreux, par lui-même aiguisé.

SON trône est l'échafaud : là, que de ses victimes
Les mânes indignés lui déchirent le flanc !
Que leur cri le poursuive au fond des noirs abîmes !
Qu'il y tombe plongé dans un fleuve de sang !

(1) Cette ligne sacrée est de J. J. Rousseau.

TOUT

TOUT empire sans doute a des momens extrêmes
Où la nécessité commande la rigueur.
Sauver le Peuple alors, voilà nos loix suprêmes;
Mais il veut que le fer soit juste en sa fureur.

JE sai des rois brigands la maxime terrible :
La justice n'est point une vertu d'état (1).
Mais l'injustice heureuse est-elle moins horrible?
Et jamais la vertu fut-elle un attentat !

UN peuple brise en vain les chaînes qu'il abhorre,
S'il n'est point épuré par ses propres revers.
S'il n'est point vertueux, il n'est point libre encore;
Et ses vices bientôt le rendraient à ses fers.

AMIS, ah ! si jamais nous foulons avec gloire,
D'un pied libre et vainqueur les trônes abattus,
Songez qu'il faut encore absoudre la victoire
Par le bonheur du Peuple et d'austères vertus.

---

(1) Ce vers peut s'appeler une maxime royale. Corneille l'a mis dans la bouche d'un scélérat parlant à un roi digne d'un tel confident.

IL n'est point sans vertu de juste indépendance.
De notre liberté généreux conquérans,
Sauvons-la des forfaits de l'atroce licence.
Est-ce aux vainqueurs des rois d'imiter les tyrans!

QUE leur ame perfide apprenne à nous connaître,
Et que de nous corrompre ils s'épargnent le soin (1).
Si Tarquin renaissait, un Brutus va renaître :
Qu'il vienne un Porsenna, Scévole n'est pas loin.

ALBION, dans son cœur, fait en vain le partage
Des villes que son or espère nous ravir :
Albion subira le destin de Carthage;
Une autre Rome encor jure de l'asservir.

AUX fourbes couronnés laissons la ruse oblique :
L'art des Machiavels est lâche et soupçonneux.
Soyons grands, soyons purs, gardons la foi publique;
De la fraternité qu'elle serre les nœuds.

GARDONS la foi publique! et des feuilles légères
Même de l'or absent remplaceront le cours.
Mais et l'argent et l'or, richesses mensongères,
Si nous trompions la foi, seraient d'un vain secours.

(1) Pitt prodiguait l'or pour acheter nos villes frontières et corrompre l'intérieur.

PEUPLE! tant qu'à vous seul la France est redevable,
Pourriez-vous redouter de funestes besoins?
Sa fidèle Cérès n'est jamais insolvable;
De la foi de Bacchus ses côteaux sont témoins (1).

QUE Plutus loin de nous prodigue ses largesses.
Indigent de vertu, de mœurs, de liberté,
L'esclave du monarque a besoin de richesses;
Le fier Républicain chérit la pauvreté.

FRANÇAIS! aimez-la donc cette noble indigence.
La liberté, le fer, voilà votre trésor!
Les rois sur leur richesse appuîront leur vengeance,
Montrez-leur que le fer a toujours dompté l'or.

UNE mâle vertu fonde la République.
Le Despotisme affreux pour base a la terreur.
Entre ces deux pouvoirs, le Pouvoir monarchique
S'élève sur un trône appuyé par l'honneur.

L'HONNEUR! eh! qui peut donc honorer des entraves?
Un monarque est bientôt despote impunément.
En vain il adoucit le joug de ses esclaves:
Rien n'est plus dangereux qu'un despote clément.

(1) L'année la plus féconde a dégagé les promesses du Poëte faites en Brumaire.

OCTAVE eût succombé sous les traits de la haine.
Auguste pour Octave implora le pardon :
Sa clémence égorgea la liberté romaine :
Il fut aux vrais Romains plus fatal que Néron.

JE l'avoue, en donnant des pleurs à la nature,
Oui ! César dut périr sous le fer de Brutus.
Les rois pèsent de loin à la race future :
Pour cent Caligula s'offre à peine un Titus.

LA Liberté, sans doute, est jalouse, ombrageuse;
Cette fière Déesse éprouve ses amans :
Mais d'un Républicain la vertu courageuse
Aux caresses des rois préfère ses tourmens.

DANS nos murs où l'Ibère a semé les alarmes,
Entendez-vous frémir ces captifs généreux (1) ?
Ils brûlent de combattre ; ils implorent des armes :
Les voilà ! l'Espagnol tombe ou fuit devant eux.

MAIS ce dont Rome antique eût envié la gloire,
Ce qu'admire, en pleurant, la France et l'Univers ;
Dès qu'ils ont par leur sang acheté la victoire,
Vainqueurs soumis aux lois, ils reprennent leurs fers !

(1) Des officiers français mis en prison à Saint-Jean-de-Luz, pour une légère faute de discipline, ayant obtenu de combattre les Espagnols, se rendirent en prison après la victoire.

TROISIEME ODE

RÉPUBLICAINE.

Il faut rendre aux mortels les arts consolateurs.

DES insensés ont dit : l'ignorance est guerrière ;
Enseignons l'ignorance, elle fait les héros :
Éteignons le génie. Éteindre sa lumière,
Barbares ! c'est rentrer dans la nuit du chaos.

L'IGNORANCE créa vos despotes, vos prêtres,
Tous ces rois, tous ces dieux rêvés par la terreur.
Vos pères héritaient du joug de leurs ancêtres ;
Ils naissaient, ils mouraient condamnés à l'erreur.

LE jour luit ! trop long-temps l'aveugle fanatisme
De fantômes sacrés peupla les cieux déserts :
Trop long-temps l'huile sainte, offerte au despotisme,
A coulé sur des fronts stupides ou pervers.

AU nom d'un dieu qui meurt, un prêtre ridicule
Consacra trop souvent le vice couronné :
Ainsi trois imposteurs, ô Peuple trop crédule !
Fêtaient le jour impie où tu fus détrôné.

De ce jour insensé, de ces pompes frivoles,
Rheims! tu ne viendras plus insulter nos regards.
Je les ai vu tomber nos superbes idoles,
Et le Peuple s'asseoir sur leurs débris épars.

Il est, il est sans doute une fête sacrée,
La plus digne en effet d'un Peuple souverain,
Et qu'un Sage inventa dans l'heureuse contrée (1)
Où l'homme osa d'un roi briser le joug d'airain.

Après avoir banni les tyrans et la guerre,
Implorant le grand Etre en fils respectueux,
Dans un champ, sous un ciel qui sourit à la terre,
Accourt et se rassemble un Peuple vertueux.

Là, s'élève un autel, et sur l'autel un trône:
Sur ce trône est placé le livre de la loi:
Près de ce livre auguste on pose une couronne;
Ces mots y sont gravés: *Peuple! il n'est plus de roi.*

Au nom du Dieu vivant, un mortel vénérable
La prend, la rompt, la donne en fragmens précieux.
Peuple! tu la reçois dans ce jour mémorable;
Ton hymne, ô Liberté! fait retentir les cieux.

(1) Francklin.

QUE Paris soit rival de la ville des Frères !
Hâtons-nous d'écraser les despotes jaloux ;
Et paisibles vainqueurs des tyrans sanguinaires,
Français ! renouvelons un spectacle si doux.

LA Sagesse a parlé : silence, vains oracles !
Temple de l'Éternel, sois pur à ses regards !
Martyrs de la patrie, enfantez des miracles !
Mânes encor sanglans, guidez nos étendards !

QU'ENTENDS-JE ! Muse, écoute ! un dieu venge l'empire.
Cobourg a reculé dans ce moment fatal (1).
Un long cri de victoire excite encor ma Lyre :
Un nouveau Scipion est vainqueur d'Annibal.

QU'IMPORTE des Germains la tactique savante,
Les chefs jadis fameux, les Centaures guerriers ?
La fuite est leur espoir, leur chef est l'épouvante,
Quand nous armons de fer nos tubes meurtriers.

QUE ne peut le Français et sa valeur rapide !
Il se rit de l'obstacle ; il triomphe en courant.
C'est l'aigle qui dans l'air fond sur l'oiseau timide ;
C'est un fleuve indompté, c'est un feu dévorant.

(1) Première victoire remportée sur Cobourg, que nos braves républicains forcèrent de repasser la Sambre.

COMME on voit l'Apennin qu'assiège un long orage,
Rompre tous les efforts des bruyans aquilons ;
Ainsi de nos guerriers l'indomptable courage
Repousse tous ces rois, complices des Bourbons.

VOS destins sont de vaincre, ô Français magnanimes !
L'Anglais fourbe et cruel qui, cent fois contre vous,
Arma tout ce que l'or peut acheter de crimes,
Dans Toulon reconquis tombera sous vos coups (1).

NEPTUNE est fatigué de leur île parjure.
Qu'ils tremblent ces tyrans de l'empire des eaux !
De nos ports insultés Londre expiera l'injure ;
La Tamise en frémit dans ses mornes roseaux.

JE n'irai point alors, comme autrefois Malherbe,
Chanter de vains exploits sous les murs de Memphis.
Albion, je dirai, sur ma lyre superbe,
Tes veuves dans nos fers pleurant leurs derniers fils.

DANS les bras de l'oubli la victoire étouffée
N'aurait point d'avenir sans le charme des vers.
Il nous faut un Pindare, un Linus, un Orphée ;
Cygnes ! il en est temps, commencez vos concerts.

(1) Le Poëte écrivait en Brumaire ; la prophétie s'est accomplie.

C'EST à Minerve seule à consacrer l'audace ;
Qu'elle appaise de Mars les féroces clameurs :
Vainement d'un empire il eût changé la face ;
Il faut des lois, des arts, des vertus et des mœurs.

SEULS, d'un pouvoir durable ils fondent l'assurance.
Animons le burin, la lyre, le pinceau :
Chassons comme des rois le vice et l'ignorance ;
Du peuple qui va naître éclairons le berceau.

RENAISSONS dans nos fils ! ô vous ! race nouvelle,
Qu'instruira de nos maux le fatal souvenir,
Espoir de la patrie, ah ! mon cœur vous appelle :
Jeunes Républicains, sortez de l'avenir !

L'INSTRUCTION fait tout. Enfans de la lumière,
Vous rendrez aux mortels les arts consolateurs ;
Vous foulerez des rois l'orgueilleuse poussière ;
Vous redirez en paix mes vers législateurs.

FILS de la Liberté, fille du Dieu suprême,
Que le monde par vous s'épure à son flambeau !
Rendez républicains la terre et le ciel même :
Que les jours, que les ans soient fiers d'un nom si beau !

THÉMIS qui, parmi nous, terrible, inévitable,
D'une morne frayeur nous fit souvent frémir,
Voilera devant vous son glaive redoutable,
Et la douce Pitié n'aura plus à gémir.

ILS cesseront ces jours de terreur politique;
Le sang aura coulé pour la dernière fois.
L'or n'ira plus corrompre et marchander l'Afrique (1);
La terre n'aura plus d'esclaves ni de rois.

MOINS nombreux par le crime ou l'erreur de vos pères,
Vos soins effaceront ces vestiges sanglans.
La vertu bannira de vos fastes prospères
L'exécrable Vendée et l'horrible Coblentz.

AUSSI braves que doux, vrais amans de la gloire,
Si des lauriers de Mars il faut vous couronner,
La clémence naîtra du sein de la victoire,
Et, la foudre à la main, vous saurez pardonner.

---

(1) Voyez le beau décret qui défend la traite des nègres et abolit l'esclavage. La République a fait ce que les rois se sont bien gardés de faire.

L'ABUS de la puissance usa le diadême :
Vous rendrez tous les cœurs heureux de vos succès.
La liberté périt par la liberté même ;
Du plus juste pouvoir vous craindrez les excès.

VOS jeunes fronts couverts de palmes et d'olives,
S'embelliront encor du myrte des amours,
Et la Seine par vous reverra sur ses rives
La Victoire et la Paix s'embrasser pour toujours.

FIDÈLE à cet espoir d'une ame fière et tendre,
Arbre de liberté ! croîs toujours avec eux :
De l'une à l'autre mer tes rameaux vont s'étendre ;
Prête encore ton ombre à nos derniers neveux.

NOUVELLE ODE

RÉPUBLICAINE

SUR

LE VAISSEAU LE VENGEUR. (1)

Au sommet glacé du Rodope
Qu'il soumit tant de fois à ses accords touchants,
Par de timides sons, le Fils de Calliope
Ne préludait point à ses chants.

Plein d'une audace pindarique,
Il faut que, des hauteurs du sublime Hélicon,
Le premier trait que lance un Poëte lyrique
Soit une flêche d'Apollon.

---

(1) Tandis que l'on imprimait les Odes précédentes, le Poëte, à qui un de ses amis reprochait de n'avoir rien produit sur le beau sujet du *Vengeur*, a fait, presque d'un seul jet, cette nouvelle Ode, aussi étincelante de poésie que de patriotisme. En l'ajoutant à ce petit recueil, on a cru en augmenter l'utilité, et remplir les vues du Comité d'instruction publique. *(Note de l'éditeur.)*

L'ETNA, géant incendiaire,
Qui d'un front embrasé fend la voûte des airs,
Dédaigne ces volcans dont la froide colère
S'épuise en stériles éclairs.

A peine sa fureur commence,
C'est un vaste incendie et des fleuves brûlans.
Qu'il est beau de courroux lorsque sa bouche immense
Vomit leurs flots étincelans !

TEL éclate un libre génie
Quand il lance aux tyrans les foudres de sa voix.
Telle à flots indomptés sa brûlante harmonie
Entraîne les sceptres des rois.

TOI que je chante et que j'adore,
Dirige, ô Liberté ! mon vaisseau dans son cours.
Moins de vents orageux tourmentent le Bosphore
Que la mer terrible où je cours.

ARGO, la nef à voix humaine
Qui mérita l'olympe et luit au front des cieux,
Quel que fut le succès de sa course lointaine,
Prit un vol moins audacieux.

VAINQUEUR d'Eole et des Pléiades,
Je sens d'un souffle heureux mon navire emporté;
Il échappe aux écueils des trompeuses Cyclades,
Et vogue à l'immortalité.

MAIS des flots fût-il la victime,
Ainsi que le VENGEUR, il est beau de périr:
Il est beau, quand le sort vous plonge dans l'abîme,
De paraître le conquérir.

TRAHI par le sort infidèle,
Comme un lion pressé de nombreux léopards,
Seul au milieu de tous, sa fureur étincelle;
Il les combat de toutes parts.

L'AIRAIN lui déclare la guerre;
Le fer, l'onde, la flâme entourent ses héros.
Sans doute ils triomphaient! mais leur dernier tonnerre
Vient de s'éteindre dans les flots.

CAPTIFS, la vie est un outrage:
Ils préfèrent le gouffre à ce bienfait honteux.
L'Anglais, en frémissant, admire leur courage:
Albion pâlit devant eux.

PLUS fiers d'une mort infaillible,
Sans peur, sans désespoir, calmes dans leurs combats;
De ces Républicains l'ame n'est plus sensible
Qu'à l'ivresse d'un beau trépas.

PRÈS de se voir réduits en poudre,
Ils défendent leurs bords enflâmés et sanglans.
Voyez-les défier et la vague et la foudre
Sous des mâts rompus et brûlans.

VOYEZ ce drapeau tricolore
Qu'élève en périssant leur courage indompté :
Sous le flot qui les couvre entendez-vous encore
Ce cri, Vive la Liberté !

CE cri !... c'est en vain qu'il expire.
Étouffé par la mort et par les flots jaloux,
Sans cesse il revivra, répété par ma Lyre.
Vils despotes, frémissez tous.

ET vous, héros de Salamine
Dont Téthys vante encor les exploits glorieux,
Non ! vous n'égalez point cette auguste ruine,
Ce naufrage victorieux !

VERS SUR DIEU,

TIRÉS

DU POËME DE LA NATURE.

N'INVENTE point ton Dieu, vain mortel! vil atôme!
Cesse de te créer un auguste fantôme;
Cesse de concevoir une Triple unité,
Et de donner la mort à la Divinité.
Tu te fais un dédale où ta raison s'égare.

DE cet Etre infini l'infini te sépare.
Du char glacé de l'Ourse aux feux du Syrius
Il règne : il règne encore où les cieux ne sont plus.
Dans ce gouffre sacré quel mortel peut descendre?
L'immensité l'adore, et ne peut le comprendre.
Et toi, songe de l'être, atôme d'un instant,
Égaré dans les airs sur ce globe flottant,
Des mondes et des cieux spectateur invisible,
Ton orgueil pense atteindre à l'Etre inaccessible!
Tu prétends lui donner tes ridicules traits;
Tu veux dans ton Dieu même adorer tes portraits.

NI l'aveugle Hasard, ni l'aveugle Matière
N'ont pu créer mon ame, essence de lumière.

Je

Je pense : ma pensée atteste plus un Dieu
Que tout le firmament et ses globes de feu.
Voilé de sa splendeur, dans sa gloire profonde,
D'un regard éternel il enfante le monde :
Les siècles devant lui s'écoulent ; et le Temps
N'oserait mesurer un seul de ses instans.
Ce qu'on nomme Destin, n'est que sa loi suprême :
L'immortelle Nature est sa fille, est lui-même.
Il est ; tout est par lui : seul Etre illimité,
En lui tout est vertu, puissance, éternité.
Au delà des soleils, au delà de l'espace,
Il n'est rien qu'il ne voie, il n'est rien qu'il n'embrasse.
Il est seul du grand Tout le principe et la fin ;
Et la création respire dans son sein.

Puis-je être malheureux ? je lui dois la naissance.
Tout est bonté, sans doute, en qui tout est puissance.

Ce Dieu, si différent du Dieu que nous formons,
N'a jamais contre l'homme armé de noirs démons.
Il n'a point confié sa vengeance au tonnerre ;
Il n'a point dit aux cieux, vous instruirez la terre.
Mais de la conscience il a dicté la voix ;
Mais dans le cœur de l'homme il a gravé ses loix ;

331

Mais il a fait rougir la timide innocence ;
Mais il a fait pâlir la coupable licence ;
Mais au lieu des enfers il créa le remord,
Et n'éternise point la douleur et la mort.

FIN.